

EUGÈNE SUE



LES MISÈRES
DES ENFANTS TROUVÉS

1



ÉQUATEURS

LES MISÈRES DES
ENFANTS TROUVÉS

Eugène Sue

LES MISÈRES DES ENFANTS TROUVÉS

ou

Les mémoires d'un valet de chambre

Nul n'a droit au superflu tant que chacun
n'a pas le nécessaire.

I

Présentation de Paule Petitier

ÉQUATEURS

Notre édition des *Misères des enfants trouvés* reprend, avec ses gravures, celle de À L'ADMINISTRATION DE LIBRAIRIE, rue Notre-Dame-des-Victoires, 32 (près la Bourse), s.d. (1850 selon le dépôt légal de la BNF). – Les nombreuses lignes de points de conduite ne sont jamais des coupures dans le texte.

ISBN 978-2-3828-4617-9.

Dépôt légal : août 2023.

© Éditions des Équateurs / Humensis, 2023.
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris.

editions-des-equateurs@orange.fr

www.editionsdesequateurs.fr

PRÉSENTATION

Depuis qu'il a tenu en haleine pendant un an et quatre mois les lecteurs des *Débats* avec *Les Mystères de Paris* (juin 1842-octobre 1843) puis pendant un an ceux du *Constitutionnel* avec *Le Juif errant* (juin 1844-juillet 1845), Eugène Sue est le roi du feuilleton. Les directeurs de journaux se l'arrachent. Véron, le patron du *Constitutionnel*, lui a offert 100 000 francs pour son *Juif errant*, doublant les propositions concurrentes de *La Presse* et des *Débats*. À la seule annonce de son nom, 20 000 nouveaux lecteurs s'abonnent. On halète, on frissonne, on sanglote, on retarde sa mort pour suivre les péripéties de ses personnages ; on croit ceux-ci réels, on écrit à l'auteur pour demander d'être mis en relation avec eux ; on frémit des turpitudes sociales qu'il dévoile, on adhère aux propositions de réforme qu'il suggère, on les discute, on les amende. Le succès des *Mystères de Paris* a été mondial, entraînant une vague de « Mystères » adaptés à presque toutes les capitales.

Sue avait d'abord conquis son public en l'emmenant dans les bas-fonds, en lui montrant une misère effrayante, parce qu'elle menait souvent au crime, et bouleversante, parce qu'elle n'étouffait pas des qualités humaines fondamentales, assez rares dans les couches supérieures de la société. Puis il avait renouvelé efficacement ses moyens de séduction avec une his-

toire de conspiration maléfique, dont les Jésuites (bêtes noires des anticléricaux dans les années 1840) étaient les instigateurs odieux tandis que le Juif errant et ses descendants tentaient de déjouer leurs menées. Avec une touche de fantastique et une once d'atmosphère gothique projetée sur le Paris contemporain, mêlant à l'intrigue la psychose provoquée par l'arrivée du choléra dans la capitale en 1832, Eugène avait une deuxième fois écrasé ses concurrents en littérature feuilletonesque. Enfoncés – pour un temps –, Balzac, Sand, Dumas et Frédéric Soulié. *Sue-le-fat* (l'un de ses surnoms) pouvait se rengorger. Ses finances de dandy étaient renflouées, il s'était même fait aménager, en plus de son charmant pavillon parisien de la rue de la Pépinière, un havre champêtre avec serre dans une dépendance du château des Bordes, propriété de son beau-frère, à Lailly-en-Val, Sologne.

Comment renouveler encore son inspiration, quel sujet aborder qui fût à la fois sociétal (dirait-on aujourd'hui) et chargé de romanesque? Nous sommes au début de 1846, et Sue cherche.

C'est d'abord le personnage du valet de chambre sur qui il se fixe. Il parle à ses proches de *Mémoires d'un valet de chambre* qu'il aurait mis en chantier. Bon point de vue pour une satire sociale, comme le montrera par la suite Octave Mirbeau. Dispositif dramatique prometteur également. Victor Hugo n'avait-il pas fait quelque dix ans auparavant de Ruy Blas, laquais, l'homme supérieur dont l'héroïsme aplatissait les médiocrités de la cour d'Espagne et la bassesse des grands? Mais ce que permet l'action condensée du théâtre, la surchauffe des contradictions s'élevant au sublime, n'est pas forcément transposable dans le fleuve au long cours du feuilleton. Il n'empêche que son personnage de Régina gardera quelque chose de la reine d'Espagne et que le dévouement de Martin

pour elle tendra à sublimer un amour par principe interdit. Hugo marque.

Bientôt, Sue glisse vers un autre sujet. Changement de titre. *Martin, l'enfant trouvé* lui paraît meilleur que *Mémoires d'un valet de chambre*, écrit-il à Véron en juin 1846, peu de temps avant le lancement du feuilleton, le 26 du même mois dans le *Constitutionnel* (1).

Dans sa biographie, *Eugène Sue, dandy mais socialiste*, Jean-Louis Bory relève, sans le relier au livre alors en préparation, qu'Eugène avait déjeuné en janvier 1846 avec Dumas et le grand Dickens, qui séjournait alors à Paris (2). Dickens était aussi connu en France que Sue pouvait l'être à Londres. *Les Mystères de Paris* avaient évidemment pénétré dans la capitale anglaise; *Oliver Twist* (1838) avait été traduit en français en 1841 sous le titre *Olivier Twist, ou l'Orphelin du Dépôt de mendicité*. On ignore si lors de ce déjeuner les auteurs parlèrent de la misérable chère réservée aux orphelins des hospices. Mais est-il invraisemblable que l'enfant abandonné d'outre-Manche ait été pour quelque chose dans le nouveau projet du romancier français? Pour un sujet de société, c'en était bien un en effet.

Le siècle des enfants trouvés

Pendant deux siècles, de 1700 à 1900, au moment même où, comme l'a montré Philippe Ariès, naissait en Europe une attention inédite à l'enfance, le nombre de nouveau-nés exposés

(1) Le feuilleton parut sous le titre de *Martin, l'enfant trouvé*; quelques années plus tard le roman parut en volume sous le titre: *Les Misères des enfants trouvés*.

(2) Jean-Louis Bory, *Eugène Sue, dandy mais socialiste*, Hachette, 1962, p. 313.

et abandonnés connut une inflation spectaculaire. En France, les abandons furent multipliés par six entre les années 1740 et les années 1820. Le cas bien connu de Jean-Jacques Rousseau, qui par cinq fois *enfantrouva* sa descendance (le mot est de Victor Hugo), montre que l'on pouvait alors prendre ce parti en dehors de circonstances exceptionnelles. Il faudrait compter en millions le nombre d'enfants que cette vague d'abandons aurait touchés au cours des deux siècles où elle se déploya (1).

Les pratiques anciennes d'abandon aux portes des églises ou des hôpitaux disparurent au début du XIX^e siècle quand furent institués dans les murs des hospices des « tours », espèce d'armoires pivotant sur elles-mêmes dans lesquelles les nourrissons pouvaient être déposés anonymement. C'est sous l'Empire, en 1811, qu'un décret organisa l'assistance aux enfants abandonnés en prévoyant la création d'un tour et d'un hospice par arrondissement destinés à les recueillir. Les enfants illégitimes n'étaient pas les seuls à être exposés. Un grand nombre d'enfants légitimes issus de parents vivants aboutissaient aussi là, munis parfois de signes de reconnaissance, permettant éventuellement de les reprendre un jour à l'institution. Espoir hasardeux car dans les crèches des hospices la mortalité des nourrissons est effroyable, elle avoisine 60 % au cours du XIX^e siècle.

Comment expliquer l'inflation spectaculaire du nombre d'abandons? Hausse de la démographie, crises économiques provoquant le renchérissement des vivres, extension du chômage? Autant de facteurs à prendre en considération, ainsi que plus globalement la transition entre sociétés traditionnelles et sociétés modernes – celles-ci n'ayant pas encore trouvé leurs modes de régulation. L'industrialisation naissante provoque

(1) Martine Friedmann et Volker Hunecke, « Les enfants trouvés: contexte européen et cas milanais (XVIII^e-XIX^e siècles) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 32 n^o 1, janv.-mars 1985, p. 3-29.

l'afflux de nouvelles populations dans les centres urbains ; elle oblige aussi le plus souvent les deux parents à travailler pour survivre. L'attention et les soins demandés par un nourrisson supplémentaire mettraient en cause la survie de la famille existante. Les enfants nés hors mariage, outre la stigmatisation qu'ils jettent sur la mère, posent des problèmes économiques encore plus aigus qu'aux couples, comme le montre l'histoire de Fantine chez Victor Hugo.

L'abandon de nouveau-nés n'était pas en soi un phénomène inédit. Il avait été pris en charge à la période précédente par les œuvres charitables de l'Église, telle l'Œuvre des Enfants-Trouvés créée au xvii^e siècle par saint Vincent de Paul. Mais la massification du phénomène à partir du xviii^e siècle suscite des débats et change le regard sur les abandonnés, qui n'échappent pas au développement d'une morale utilitariste. Mémoires et études examinant le problème se multiplient, et dès le xviii^e siècle on se met à considérer que les enfants dont la patrie a pris en charge la nourriture et l'éducation « doivent lui appartenir [...] et être employés de la façon qui lui sera le plus utile (1) ». La Révolution posa le principe de la prise en charge des abandonnés par la nation en souhaitant les réinsérer pleinement dans la société sans différence avec les autres enfants. Cependant, à partir du Directoire et plus encore sous le Premier Empire, on revient à l'idée que les enfants abandonnés constitueraient une ressource naturelle à la disposition de la nation. Ils sont en voie d'être considérés, selon la formule parlante de Muriel Jeorger, comme des « enfants objets ». Ainsi le décret impérial de janvier 1811 (qui restera en application jusqu'en 1904) affirme que « lesdits enfants éle-

(1) Cf. Piarron de Chamousset, *Mémoires sur les enfants trouvés*, cité par Muriel Jeorger, « Enfants trouvés, enfants objets », *Histoire, économie et société*, 1987, 6-3, p. 374.

vés à la charge de l'État sont entièrement à sa disposition ». Napoléon voulait faire des garçons des marins ou des soldats. On songera obstinément au cours du XIX^e siècle à les envoyer peupler et faire fructifier les colonies, ou encore fournir des bras à l'agriculture de la métropole.

Sous la monarchie de Juillet, les notables libéraux s'inquiètent de l'afflux des abandons. Blessés au porte-monnaie – car les structures d'accueil pèsent sur le contribuable –, ils argumentent sur le plan moral. Le tour des hospices, si commode pour se débarrasser d'une progéniture indésirable, encourage les vices des classes populaires, d'autant plus promptes à s'abandonner à la débauche qu'elles n'auront pas à supporter ses conséquences. Il faut fermer les tours. Il faut dissuader les couples légitimes de déposer provisoirement leurs enfants, transformant ainsi l'hospice en institution publique de mise en nourrice, et pour cela déplacer les nourrissons ailleurs que sur le lieu de dépôt, brouiller les pistes afin que les parents y regardent à deux fois avant de se séparer de leurs marmots. De tels projets soulèvent l'indignation d'une partie du public. On débat autour du tour. En 1838 Lamartine s'élève contre les fermetures annoncées, dénonce les sordides calculs économiques que dissimulent les allégations vertueuses.

« Une société qui ne saurait que faire de l'homme, une société qui ne regarderait pas l'homme comme le plus précieux de ses capitaux, une société qui recevrait l'homme à son entrée dans la vie comme un fléau et non comme un don, une société qui ne saurait défendre la propriété qu'aux dépens de la morale et de la nature, une telle société serait jugée. Il faudrait en détourner les yeux! (Sensation) (I). »

(I) Alphonse de Lamartine, « Discours sur les enfants trouvés », Paris, Henry, 1838, p. 29-30.

La fermeture des tours aura cependant lieu. Les deux tiers sont murés en France entre 1826 et 1853 et remplacés par des bureaux d'admission où les mères doivent décliner leur identité. À partir du Second Empire sont mis en place des « secours préventifs d'abandon », aide temporaire aux mères dans le besoin, et les chiffres de l'abandon régressent. Il faut dire que les classes dirigeantes passent progressivement de réflexes très malthusiens, par peur de l'accroissement démographique des classes pauvres, à une attitude populationniste, pour lutter contre le déclin de la population française au regard d'autres nations européennes, surtout après 1870.

Enfants trouvés, enfants perdus

Dans *Oliver Twist* Dickens dépeint l'horreur des hospices pour enfants, véritables lieux pénitentiaires qui programment la mort ou, si par chance et extraordinaire force de constitution l'on y échappe, l'asservissement à un maître vous considérant comme sa chose. Oliver, après avoir subi la bêtise malintentionnée de Bumble, le sadique bedeau pontifiant, et l'indifférence brutale d'une nourrice, tombe vers dix ans aux mains d'un entrepreneur de pompes funèbres qui le fait dormir sous le comptoir du magasin, parmi les cercueils. La mort, toujours, comme seul horizon. Oliver incarne le type de l'orphelin abandonné : sa mère est morte en accouchant de lui à l'hospice même, dans un état de dénuement extrême, sans dire son nom, en fille-mère déshonorée.

Eugène Sue choisit une autre voie, qui l'éloigne au premier abord du cas typique forgé par Dickens. Dans *Les Misères*, le dépôt d'un enfant indésirable à l'hospice de l'arrondissement n'est évoqué que pour son impossibilité : le tour vient d'être

fermé. Détail qui fait directement écho aux mesures prises sous la monarchie de Juillet. Tout en stigmatisant ces fermetures, Sue indique aussi l'impossibilité d'associer cadre institutionnel existant et développement d'une intrigue. Les institutions d'alors constituent des mécanismes d'effacement de la vie des pauvres et non d'aide à son déploiement. Dickens le disait à sa manière : pour courir la chance d'avoir une histoire, Oliver doit s'évader, échapper au système d'écrasement que représentent les structures « charitables » d'alors. Ceux qui y restent y meurent ou deviennent des créatures brisées et uniformisées (1).

Se détournant d'emblée de l'impasse institutionnelle, le roman de Sue, même s'il confère une place privilégiée à celui qui deviendra le conteur de sa propre histoire, choisit d'illustrer la diversité des situations d'abandon. Le décret impérial de 1811 distinguait trois catégories d'enfants parmi ceux que devaient recueillir les hospices : les enfants exposés (déposés anonymement au tour ou dans un lieu quelconque), les enfants abandonnés (par des parents connus mais qui les délaissent), les orphelins pauvres sans père ni mère. Après un prologue solognot, Sue construit son intrigue autour d'un trio d'enfants perdus (plus que trouvés). Leur abandon résulte de circonstances diverses : l'un d'entre eux est un orphelin qui a vu mourir son père sous ses yeux d'un accident de travail, l'autre a été vendu à des saltimbanques à cause de la misère de la famille, le troisième est un enfant illégitime sans doute enlevé à sa mère

(1) Muriel Jeorger indique que les tentatives de peuplement des colonies par des jeunes élevés dans les institutions ou d'incorporation à l'armée échouent du fait du « manque de taille, [des] maladies et [des] vices de conformation fréquents, résultant de la précarité de leurs conditions de vie », ainsi que de « la force d'inertie des enfants élevés dans les hospices, [de] leur incapacité bien connue à gérer leur existence hors d'un cadre familial, [des] difficultés d'adaptation prévisibles d'êtres jeunes que la vie a singulièrement bousculés » (art. cité, p. 381).

pour mieux effacer sa naissance. Une quatrième abandonnée, la petite Bruyère, a été exposée au milieu de nulle part, sur la lande d'où elle tire son nom.

En centrant son roman sur l'histoire d'enfants, Sue innovait une fois de plus – dans son pays, du moins. Une fois de plus car il avait auparavant introduit en France le roman maritime (que Fenimore Cooper avait rendu populaire aux États-Unis) et créé le roman des bas-fonds avec *Les Mystères de Paris*. Avant 1846, on ne voit guère de romans dans lesquels l'intrigue se développe dès les années d'enfance du personnage principal. Les circonstances de sa naissance peuvent être un élément important de sa destinée, comme dans *La Vie de Marianne* (1736) de Marivaux, mais en général l'enfance est traitée rapidement, comme une période peu intéressante, en ce qu'elle ne concerne pas un être vraiment sujet de ses actes. Dans la première moitié du XIX^e siècle, il n'y a peut-être que Balzac qui, dans *Louis Lambert* (1832), commence à faire de la vie des enfants un sujet romanesque. Sue anticipe donc en 1846 le développement que prendra ce sous-genre à la fin du XIX^e siècle, avec les œuvres d'Hector Malot, d'Alphonse Daudet, de Jules Vallès. La situation d'enfant perdu, brutalement arraché à tout milieu protecteur et projeté dans un monde social indifférent, fait ressortir les menaces qui pèsent sur lui mais aussi sa capacité d'autonomie, d'invention, ainsi que son expérience propre et souvent révélatrice d'une société imparfaite. Le Gavroche de Victor Hugo constitue un pilonis important pour ces nouvelles figures d'enfant, mais on ne peut s'empêcher de songer, à la faveur de la désinence identique, que le gamin de Hugo découle du Bamboche (I) de Sue.

L'enfant trouvé était un sujet en or: dépeindre le traite-

(1) « Bamboche » signifie « tromperie » et « plaisanterie » en argot. La deuxième acception tisse un lien direct avec la verve moqueuse de Gavroche.

ment réservé aux abandonnés dénonçait suffisamment la barbarie de l'état social et se rattachait de surcroît à un thème éminemment romanesque. L'enfant perdu puis retrouvé était l'un des ressorts traditionnels de la scène de reconnaissance si souvent utilisée au théâtre pour lever les obstacles sociaux à la conclusion d'un mariage. Dans le roman, il pouvait constituer un fil directeur mêlé à l'intrigue et au questionnement du personnage sur son identité. Dickens n'avait pas manqué de faire de la naissance anonyme de son jeune Oliver l'un des enjeux de son histoire : dès le début, le lecteur présentait des développements narratifs liés aux éléments manquants de cette origine, et un dénouement où l'enfant réintégrerait, grâce à la reconquête d'une identité familiale, sa place dans le monde. Enfant illégitime, Oliver est malgré tout issu d'une bonne famille et son destin finalement heureux se trouvait en quelque sorte programmé par son extraction différente de celle de ses misérables camarades de l'hospice.

Sue ne se prive pas de ce ressort romanesque mais ne s'en sert que pour l'un de ses personnages. Les deux autres enfants abandonnés connaissent leur identité et ont vécu avec leurs vrais parents, travailleurs manuels ou pauvres artisans. Bien qu'ils soient très romanesques par d'autres traits, ces deux-là illustrent, du point de vue de leur destin, ce qui attend ordinairement les abandonnés, à savoir une vie précocement abîmée et une fin prématurée. Sue construit un trio représentatif, dans lequel romanesque et réalisme s'équilibrent. L'un des enfants retrouvera ses vrais parents et reconstituera sa famille, mais au prix d'un conformisme qui enlève beaucoup de séduction à sa figure. Les deux autres connaîtront le sort ordinaire qui transforme les enfants délaissés en enfants perdus, mais ils vivront une existence intense, transgressive, violente, brillante par moments, pleine de passions excessives.

Les personnages d'enfants qu'imagine Sue peuvent nous paraître plus adultes que juvéniles. Est-ce parce que le romancier réussirait moins bien que d'autres après lui à rendre la vision du monde propre à l'enfance? C'est plutôt qu'il a choisi de dépeindre des enfants privés d'enfance, projetés aussi loin que remontent leurs souvenirs dans un monde d'adultes aux yeux de qui ils n'ont guère de spécificité, la mutation décrite par Philippe Ariès n'ayant pas encore atteint ces couches sociales (1). Dans le monde des misérables où évolue le trio des abandonnés, le luxe d'une attention spéciale à l'enfance est par avance exclu. Sans jouets ni jeux, sans loisir, sans tendresse, l'enfant ne désire que ce qu'il voit procurer du répit et du plaisir à l'adulte – du vin, parce que cela fait oublier les misères de la vie, du sexe au lieu d'affection. Cette absence presque complète de frontière entre monde de l'enfant et monde de l'adulte est sans doute déjà très choquante pour le lectorat en partie lettré de 1846, qui a dès lors appris à porter un regard différent sur l'enfance. Sue met donc sans doute en place un effet de décalage par rapport à la norme nouvelle, cherchant à susciter la réaction horrifiée du lecteur. Le paradis des jeux enfantins, l'une des images liées à la nouvelle vision de l'âge tendre, est d'ailleurs, significativement, souillé dans deux épisodes du roman : on pense à la salle de jeux qui sert de cadre aux distractions pédophiles de Castleby, et au magasin de jouets qui couvre les prêts usuraires de la Levrasse.

Au mépris des convenances littéraires, Sue parle de l'implication précoce des enfants dans la sexualité : à treize ans Bamboche couche avec la Mère Major, puis il devient l'amant d'une petite fille de huit ans, laquelle à peine plus âgée vivra

(1) Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Plon, 1960.

plusieurs années dans le harem du pervers Castleby. Il faudra attendre le personnage de Victor dans *L'Argent* de Zola pour retrouver une évocation aussi crue. Pour ce qui est de Bamboche, s'agit-il de faire de son activité sexuelle précoce la marque d'une nature bestiale et perversie, comme Zola le fait dans le sillage des théories du criminel né de Lombroso? Sue la présente plutôt comme une perversion imposée à l'enfant par des adultes qui le traitent en objet de consommation sexuelle.

Mais dans ce roman il n'y a pas d'enfants perdus que chez les misérables. En face de son trio d'abandonnés Sue campe un trio d'enfants riches (même composition, une fille, deux garçons), dont les destinées se croisent avec celles de leurs homologues d'en bas. La fille du nouveau trio a pour point commun avec les enfants pauvres de subir elle aussi une forme d'abandon. Persuadé qu'elle est le fruit d'un adultère, le père de Régina la rejette. Cela rend possible un lien avec les déshérités. Quant aux deux autres, ils finiront mal l'un et l'autre (comme pour équilibrer la fin funeste des deux pauvres), parce que leurs parents les ont *perdus* (au sens moral s'entend).

L'attention moderne portée à l'enfant n'est pas sans provoquer un comportement des parents dont on perçoit dès le XIX^e siècle les travers et les répercussions. Un ami proche de Sue, Ernest Legouvé, attire déjà l'attention, en 1867, dans *Les Pères et les Enfants*, sur ce qu'au XX^e siècle on appellera « l'enfant roi ».

« Les enfants occupent aujourd'hui une place beaucoup plus grande dans la famille : on vit plus avec eux, on vit plus pour eux : soit redoublement de prévoyance et de tendresse, soit faiblesse et relâchement d'autorité, on s'occupe plus de leur santé, on surveille plus leur éducation, on songe plus à leur bien-être, on écoute plus leur opinion. Ils sont presque devenus les personnages principaux de la maison ; et un homme d'es-

prit caractérisait ce fait par un seul mot; il disait: Messieurs les enfants (1)! »

« Messieurs les enfants! »: encore un brouillage de frontière entre adultes et enfants, résultant quant à lui des transformations récentes du regard porté sur l'enfant, mais si l'on en croit le roman de Sue, pouvant être tout aussi nocif. Dans le premier tome des *Misères*, le comte Duriveau, riche propriétaire foncier, est peint en « jeune père » de façon désopilante. Avant que les années 1970 ne fassent apparaître les « nouveaux pères », il y eut donc au XIX^e siècle les « jeunes pères », selon Sue du moins, qui invente peut-être cette catégorie à des fins de caricature. Les « jeunes pères » se veulent encore plus « jeunes » que « pères »; ils entendent abolir la différence d'âge qui les sépare de leur progéniture et pour cela ils abandonnent toute fonction d'autorité morale, qui les ferait paraître des barbons. Ils se placent strictement sur le même plan que leur progéniture. En témoigne le double mariage prévu par le comte: fils et père convoleront en justes noces le même jour. L'égoïsme et les caprices de leurs enfants semblent à ces « jeunes pères » le summum de la réussite sociale; avoir fait de leur fils un tyran, même vis-à-vis d'eux, semble couronner leur ascension, parce que celle-ci aboutit à la création d'un être qui ne vit que pour lui-même et leur paraît complètement souverain. Or le roman de Sue, sans excuser le fils, Scipion Duriveau, de sa morgue et de son inhumanité, montre clairement qu'elles sont le résultat d'une forme d'avilissement paternel.

Rien ne va donc plus dans la société libérale en ce qui concerne les relations intergénérationnelles, la formation des enfants par les pères. Soit la misère brise cette relation, soit

(1) Ernest Legouvé, *Les Pères et les Enfants au XIX^e siècle*, Hetzel, s.d. [1867], t. I, p. 1-2.

l'arrivisme et l'individualisme produisent une relation narcissique à l'enfant. Dans les deux cas, ce lien est perverti.

Un roman de la fraternité

Chez Dickens les pères ne sont pas forcément de la meilleure trempe. Celui d'Oliver engrosse une jeune fille de bonne famille alors qu'il est déjà marié, cause la perte de son amante et compromet sérieusement la vie de son enfant. Mais la famille reste l'instance salvatrice, au sein de laquelle l'orphelin trouvera en fin de compte abri, protection, éducation et modèles de vertu.

Chez Sue, il y a quelque chose d'irréremédiablement pourri dans la famille. Elle ne saurait en aucun cas être un élément de régulation morale de la société. Son roman ne montre que des familles et des couples dysfonctionnels.

En revanche, son choix de traiter de l'abandon par le biais d'un groupe d'enfants le conduit à mettre en lumière le type de lien qui pourrait remplacer la structure familiale. L'histoire des trois enfants abandonnés est une grande histoire d'amitié. À la trinité classique de la famille (père, mère, enfant), le romancier substitue une trinité fondée sur la fraternité.

Un lien indissoluble unit Martin, Bamboche et Basquine, plus fort que toute détermination sociale ou psychologique, et il n'est pas insignifiant qu'il se donne à lire pour la première fois tatoué sur le corps de Bamboche. Ce lien est réellement incorporé aux trois personnages, invariable aussi loin qu'ils dérivent, moralement, socialement et géographiquement, les uns des autres. Né de l'amitié et de l'amour – du souhait éperdu de Martin d'avoir un ami, de la soif possessive d'amour de Bamboche –, il transcende l'une et l'autre, inconditionnel et

de la ferme. – La chambre de Martin. – Lettre au *Roi*. – Mémoires de Martin.

CHAPITRE XII	375
Limousin. – Théorie de l'ivresse. – L'illusion fait le bonheur. – Relique. – La Levrasse. – Colporteur et sorcier. – Lucifer. – Besoin d'affection. – Martin s'enivre pour être heureux comme Limousin.	
CHAPITRE XIII	401
Suites de l'ivresse de Martin. – Il est emmené par la Levrasse. – La mère Major. – La chambre aux chevelures. – Bamboche refuse de <i>crampen en cerceau</i> . – Visite amicale. – Origine d'une amitié à toute épreuve.	
CHAPITRE XIV	428
Histoire de Bamboche. – Le bûcheron <i>de route</i> . – Mort du bûcheron. – Le mauvais riche. – Le <i>cul-de-jatte</i> . – Cours de morale. – Avenir réservé à Martin. – Amours de la mère Major. – Comment Bamboche comprenait l'amitié. – Bamboche amoureux.	
CHAPITRE XV	449
Lettre de Martin à un roi. – Pourquoi le pauvre s'enivre. – Éducation de Martin. – Le <i>désossement</i> . – Les <i>grands bras</i> . – Le <i>torticolmuche</i> . – La <i>promenade à la turque</i> . – Projets de fuite. – Preuves d'affection.	
CHAPITRE XVI	468
Plus de besogne que de bruit. – Nouvelles fonctions de Martin. – Projet de fuite découvert. – <i>L'homme-poisson</i> .	
CHAPITRE XVII	483
Une lettre de Léonidas Requin. – Sa vocation. – Il entre en pension. – Le premier prix. – Réclame vivante. – Éducation universitaire.	

ÉDITIONS **DES** ÉQUATEURS

www.editionsdesequateurs.fr

